

GÉRARD CHAMBRE
Pierre Cardin,
tellement de choses à
ne pas dire



2022 © Éditions Lunatique
10, rue d'Embas 35500 Vitré
ISBN 978-2-38398-023-0

LUNATIQUE

Voyage, voyage

L'été suivant, de retour d'Avignon, où nous venons de jouer plusieurs jours de suite un spectacle au titre révolutionnaire – Prière de laisser le xx^e siècle dans l'état où vous l'avez trouvé, affiché dans toutes les toilettes de la ville –, je décide de prendre rendez-vous avec Pierre pour lui proposer une idée qui me semble tout à fait originale.

« Voila, Pierre, il y a en ce moment plus de cinq cents spectacles montés par des jeunes comédiens, que l'on peut voir à Avignon et juger en direct sur les scènes du festival. Pourquoi ne pas sélectionner les dix meilleurs et les programmer à l'espace Cardin dès la fin du festival ?

– Oui ! c'est une bonne idée. Vous savez que j'aime les jeunes. J'adore les jeunes, je veux les aider. J'ai été jeune moi aussi, je sais ce que c'est. Et aujourd'hui, quand on n'est pas connu, c'est très difficile pour un jeune de trouver une salle. Alors, on pourrait lancer les vedettes de demain en créant à Paris un festival des meilleurs spectacles d'Avignon. On pourrait faire ça à la rentrée. Vous pourriez vous en occuper ? »

Le projet est tenté à la fin de l'automne, et je suis chargé de la programmation : Václav Havel, Antonin Artaud, Jean Genet, Jean Cocteau, Samuel Beckett, auxquels j'ajoute un jeune auteur méconnu, Gérard Chambre, avec

son nouveau spectacle, *Le Petit Groom de chez Maxim's*. Malheureusement, l'expérience tourne court. Au départ, tous nos spectacles sont programmés sur la grande scène du théâtre de l'Espace, mais très vite les grosses productions plus rentables sont prioritaires et, au fur et à mesure de la location des différentes salles, nous devons nous replier en des lieux plus modestes. Ainsi, après avoir joué sur le grand plateau, on déménage au premier étage dans la galerie d'exposition, puis dans la petite salle de projection au sous-sol et, pour terminer, dans le local du vestiaire. Toutes les salles sont réquisitionnées : fin du festival d'après-festival.

pp. 16-17

Every Time I Meet You

Je dois être dans le bureau depuis trente-cinq bonnes minutes, et j'éprouve, dois-je bien avouer, une certaine jouissance à imaginer l'inquiétude de ceux postés en file d'attente derrière la porte. Je crois même entendre leur piétinement impatient. Trente-cinq minutes, et je ne sais toujours pas pourquoi Pierre Cardin m'a demandé de venir le voir. Ils vont me lyncher, c'est sûr.

Je profite de la énième photo pour me glisser dans un interstice du monologue.

« Mais oui, Pierre, j'étais là, avec vous, lorsque vous avez pris ce cliché extraordinaire dans la combinaison du cosmonaute Neil Armstrong, au musée de la NASA à Houston. C'était l'un de mes premiers voyages avec l'équipe de mannequins.

– Oh, c'est vrai. Je m'en souviens très bien, à présent. Vous aviez participé aussi à celui au Japon, avec Gilles et Maryse, n'est-ce pas ? » Il reprend la photo, qu'il contemple avec tendresse. « Elle m'a coûté très cher, vous savez. J'ai dû donner un pourboire royal au gardien du musée pour qu'il revienne un soir après la fermeture afin de me permette d'enfiler ce costume du cosmos. Mais, ça valait la peine. Cette photo a fait le tour du monde. »

Tout en acquiesçant, évidemment, j'essaie de le remettre en orbite, direction l'objectif toujours inconnu de ma convocation.

« Toute l'équipe de mannequins avait dîné avec vous, chez un des cosmonautes. Nous avons justement revêtu un de vos "cosmo-corps", ces combinaisons futuristes que vous aviez créées pour la dernière collection, et ça s'est terminé tous habillés dans la piscine ! Nous ne disposions pas d'autres cosmo-corps pour ce voyage de dix jours aux USA. Heureusement, elles ont résisté à ce "bain de terrien improvisé". »

Le temps continue à glisser sur la moquette verte de son bureau, avec l'apparente lenteur d'un vaisseau spatial dans le silence de l'espace.

La porte, vont-ils l'enfoncer? Pierre me rassure avec un large sourire, et prend tout à coup un ton confidentiel :

« J'ai un grand projet pour vous. »

pp. 34-35

Le Carnet à spirales

Un matin, je trouve Pierre, seul, installé à une petite table à l'ombre de son olivier préféré, à l'arrière du château des Quatre Tours, à Lacoste.

« Gérard, venez prendre le petit déjeuner avec moi. Tenez, les croissants sont tout frais, on vient de me les apporter. Alors, que faites-vous, ce matin ?

– Eh bien, Pierre, aujourd'hui c'est le grand marché à Coustellet. J'adore ce marché, alors je vais aller y faire quelques courses. »

Après un léger temps de réflexion, il me dit, d'une voix hésitante, pétrie de timidité : « C'est une bonne idée, Coustellet. C'est ouvert tous les dimanches? Je n'y suis jamais allé. Est-ce que ça vous ennuerait beaucoup si je venais avec vous? »

À mon tour d'hésiter. Pierre a 94 ans, et il commence à marcher avec difficulté. Coustellet est comme une énorme foire, avec la foule qui se bouscule dans un

dédale de boutiques et d'étals, et où la chaleur en ce mois de juillet sera assurément redoutable.

« Vous avez besoin de quelque chose, Pierre? Je peux vous rapporter ce dont vous avez besoin, vous savez.

– Non! Non! Moi aussi, j'ai envie d'aller faire des courses à Coustellet. Vous pourriez m'emmener ?

– Bien sûr, Pierre. Mais, je n'ai pas de voiture, ici, je n'ai que ma moto.

– Non, pas de moto : je n'ai pas de casque! Mon chauffeur a pris la Jaguar pour aller à la gare, ce n'est pas grave on prendra ma voiture. Alors, d'accord? on se retrouve à midi? »

Et à l'heure dite, précisément, monsieur Cardin, qui ne conduit presque plus, prend le volant de ce qu'on pourrait appeler son véhicule de service. C'est une vieille Volvo cabossée, qu'il utilise parfois pour se déplacer dans les environs de Lacoste, quand il suit ses différents déménagements. Une voiture que l'on repère de loin au bruit, car depuis longtemps elle a laissé son pot d'échappement dans un virage de Lacoste.

Être assis à côté de Pierre Cardin sur une départementale du Luberon est une expérience qui n'est pas sans rappeler le rallye Paris-Dakar avec Hubert Auriol. La vitesse est au maximum des possibilités du véhicule, Pierre conduit sur les départementales comme s'il roulait sur une autoroute. Chaque virage est négocié au plus serré, il lui arrive souvent de mordre le bas-côté, et le

reste du temps il occupe sans complexe le milieu de la chaussée, obligeant les voitures que l'on croise à libérer le passage au plus vite. Sans sirène ni gyrophare, avec un calme parfait, il double tout le monde et parvient en un temps record à atteindre sa destination – Coustellet!

pp. 92-94

Caruso

Il est deux heures du matin. Dans les carrières de Lacoste, nous terminons la répétition de *Feyd'O'Fenbach*, le nouveau spectacle qui doit se jouer dans quelques jours. L'équipe technique s'affaire encore au montage des derniers éclairages. Les comédiens et les danseurs se sont quant à eux réfugiés par affinités dans tous les interstices, toutes les anfractuosités, tous les coins cachés de cette carrière gigantesque dans laquelle Pierre Cardin a installé le théâtre de plein air de son festival. Les neuf cents places sont pour l'instant désertes, et le mistral, qui souffle et hurle aux quatre coins de la carrière, donne à ce décor une allure surnaturelle et fantomatique. Des chaises, poussées par les rafales, glissent lentement comme sur une piste de décollage, prêtes à s'envoler vers la masse tumultueuse des nuages, qui file dans le ciel à la vitesse d'un cheval camarguais au galop.

Dans une lumière crépusculaire, la carrière est balayée par les faisceaux des éclairages qui semblent rebondir sur le fond de scène, gigantesque mur taillé dans la pierre. Ce soir, la fin du monde semble vouloir précéder celle de la répétition.

Une sonnerie de téléphone retentit dans le noir, à l'autre bout de la carrière. Le temps de traverser la scène, jonchée de feuilles et de branches arrachées par le vent et de carcasses de projecteurs tombés sous les rafales, et je me saisis de l'appareil.

« Allô, oui? Je vous entends très mal. Comment? Monsieur Cardin veut me parler? Je ne vous entends pas. Je vais raccrocher et je vous rappelle tout de suite. »

Je cours me réfugier dans la régie.

« Monsieur Cardin? Vous m'avez appelé? »

– Ah! C'est vous, Gérard? Voilà, je suis à Stia, une ville à quarante kilomètres de Florence. Nous allons lancer un grand festival international à Florence. Ce sera un immense succès, on viendra du monde entier. J'aimerais que vous assistiez demain soir à la première d'un ballet magnifique que nous donnerons dans le théâtre du futur festival.

– Mais, Pierre, je suis à Lacoste! En répétition! Comment faire pour être là-bas demain?

– Trouvez-vous un avion à Paris dans la matinée, on viendra vous chercher à l'aéroport de Florence. Allez, bon voyage. Je vous attends. »

Et il raccroche.

Cinq minutes, plus tard il me rappelle. « En fait, le ballet se joue ce soir. Dommage, vous ne pourrez pas le voir. Oui, dommage, parce que ce sera très beau. Mais, ce n'est pas grave, venez quand même. Il faut absolument que vous voyiez ce lieu, Stia. C'est un village merveilleux, tout près de Florence. Ce sera magnifique. Stia, vous savez, c'est là où j'ai acheté les sources de mon eau, la Maxim's Water. C'est l'eau que buvaient Michelangelo, Leonardo da Vinci, Dante, Niccolo Machiavelli. Allez, je vous laisse à votre répétition. À demain, donc. Et bon voyage! »

pp. 127-129

J'ai la mémoire qui flanche

Ma présence n'a pas l'air de le surprendre.

« Eh bien, Gérard, que faites-vous là ?

– Et vous, Pierre ? Il est très tard.

– Tard ? Il n'est jamais trop tard, voyons ! Eh bien, comme vous voyez, je travaille. Il n'y a pas d'heure pour travailler. J'ai fait ça toute ma vie, travailler, et ce n'est pas parce que j'ai passé les 90 ans que je vais changer ! Je prépare la prochaine collection. Que voulez-vous ? je ne me suis jamais arrêté de travailler, je n'ai jamais pris même un jour de vacances, c'est pas maintenant que je

vais commencer. D'ailleurs c'est très simple, si je ne travaille pas, je m'ennuie.

– C'est curieux, tous vos bureaux sont fermés, vos employés sont partis depuis longtemps, vous êtes tout seul dans l'atelier

– Mais, je ne suis jamais seul, jamais ! La vraie solitude ce n'est pas pour moi, je suis seul au milieu du monde ! Et, par mes créations, je me raconte au monde. Je connais le monde entier, mais le monde ne me connaît pas. Il croit me connaître. Il connaît mon personnage, celui qui m'a rendu célèbre, mais ce n'est pas moi. Je me suis toujours préservé derrière un personnage, personnage que je me suis construit, que j'ai créé – ma légende. Alors que mon véritable moi, si tant est qu'il existe, est dans mes créations. Mes créations sont les confidences de mon vrai moi. J'ai écrit ma vie par mes créations, comme j'aurais pu écrire un livre. C'est pour quoi d'ailleurs je n'ai pas besoin qu'on écrive un livre sur moi. Bon, eh bien, voilà, j'avais presque fini quand vous êtes arrivé, alors je vous emmène dîner. Au *Bœuf sur le Toit*, rue du Colisée. Nous y allons à pied, C'est juste à côté. »

Nous voilà maintenant dans ce restaurant très à la mode, qui accueille les «grands d'aujourd'hui», ceux qui ont pris la suite des «grands d'hier» (Jean Cocteau, Paul Éluard, Christian Bérard, le groupe des Six, Pablo Picasso, Sergei Diaghilev, Igor Stravinsky, Erik Satie, pour ne citer qu'eux).

« C'était toute ma bande, au Bœuf sur le Toit, ou plutôt celle de Cocteau. C'était le lieu où il fallait être, au *Bœuf sur le Toit*. Le Tout-Paris de l'époque se retrouvait là chaque soir pour faire la fête. Moi, j'avais 24 ans et, depuis que Cocteau et Christian Bérard m'avaient engagé pour les costumes de *La Belle et la Bête*, je ne les quittais plus. Des fêtes tous les jours, du jazz, de la musique classique, du Brésil, du Mexique, par le groupe des Six, sous la conduite de Cocteau, qui s'en donnait à cœur joie. Je me souviens de lui, jouant de la batterie avec un groupe de jazz déchaîné. Ils improvisaient. C'est d'ailleurs de là que vient l'expression "faire un bœuf", du nom du restaurant.

pp. 150-152